



HAL
open science

La honte qui cache la honte qui cache...

Dorothee Dussy

► **To cite this version:**

Dorothee Dussy. La honte qui cache la honte qui cache.... Sigila. Revue transdisciplinaire franco-portugaise sur le secret, 2004, 14 Automne-hiver (La honte - A vergonha), pp.127 - 138. halshs-00004142

HAL Id: halshs-00004142

<https://shs.hal.science/halshs-00004142v1>

Submitted on 18 Jul 2005

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La honte qui cache la honte qui cache...

L'histoire de Louise

Louise¹ a soixante-cinq ans. Elle est née en 1938, dans une famille très pauvre d'une petite ville du bord de Loire. Son père, amputé d'une jambe et alcoolique ne travaillait pas souvent, et sa mère, immigrée de Pologne, s'occupait des neuf enfants qui lui restaient (l'aîné, atteint de la polio, étant accidentellement mort noyé dans la Loire à l'âge de douze ans). Après un CAP de sténo-dactylo, un brevet commercial, et un concours administratif pour s'assurer d'un emploi, Louise commence à travailler à dix-sept ans. Sa famille était catholique, sa mère pratiquante, et, comme beaucoup de monde à l'époque encore, Louise allait à l'Eglise, où, devenue jeune travailleuse, l'aumônier la sollicite pour s'engager dans la Jeunesse Ouvrière Chrétienne (JOC). Le combat militant lui plaît, et rapidement, elle acquiert des responsabilités dans le mouvement. A dix-neuf ans, pour ne plus être auxiliaire dans l'administration, Louise se présente avec succès à un second concours qui lui procure un poste à Paris, et, tout en continuant d'assumer ses fonctions à la JOC de sa petite ville de province, elle entre à la JOC de Paris. Très active, elle participe à l'organisation des camps de vacances d'été, qui, l'année de ses dix-neuf ans, a lieu près de Lourdes. Un jour de l'été, après s'être confessée, la vocation religieuse saisit Louise ; elle décide alors de devenir carmélite. Par la prière, elle souhaite contribuer à sauver le monde ouvrier. Deux ans de préparation sont nécessaires, puis tout juste majeure, à vingt et un an, elle entre au Carmel de sa ville de naissance. Elle y reste seize ans, après quoi, comme de nombreux prêtres qui abandonnèrent le sacerdoce dans les années 1970, et comme de nombreuses religieuses qui sortirent des ordres, Louise hésite, mais quitte le Carmel. Une religieuse, conseillère

¹ Tous les prénoms, noms et toponymes du texte ont été modifiés pour respecter l'anonymat de la personne dont je raconte l'histoire, et que je remercie très chaleureusement pour sa disponibilité aux longs entretiens que nous avons eus.

spécialisée dans la réinsertion des religieuses, lui permet de revenir à Paris, grâce à un premier emploi qu'elle lui trouve. Ensuite, grâce à diverses formations professionnelles pour adulte, Louise devient secrétaire médicale ; et après avoir changé quelques fois de postes, elle est restée vingt ans dans un grand hôpital parisien où elle a fini sa carrière à un niveau de secrétaire de direction. Aujourd'hui, Louise est retraitée. Elle vit à Paris, donne des cours d'alphabétisation à des jeunes femmes immigrées, prend des cours de littérature, pratique la marche à pied et la randonnée.

Voici le récit de l'histoire de Louise, résumé à partir des entretiens que nous avons eus ensemble. Les faits sont vrais, autant que le sont les dates et les enchaînements des événements. Ainsi restitué, pourtant, ce récit n'est conforme qu'à la représentation qu'il me plaît de construire de Louise. Je la trouve grande, élégante, posée, vraiment présente et discrète ; elle incarne parfaitement l'idée que je me faisais d'une religieuse, avant d'en rencontrer une vraie. La première impression comptant toujours beaucoup, il m'a semblé important de composer ce portrait d'introduction, de sorte aussi qu'apparaisse ici avec autant d'éclat que dans la réalité, le décalage entre cette première impression et le ton de Louise, qui, pour raconter sa vie, baisse le son de sa voix, ferme les yeux, et s'exprime comme pourrait le faire quelqu'un sur le point d'avouer une faute grave. Alors qu'il émane de Louise dignité et force, la honte et la souffrance sont le moteur et le fil conducteur de sa narration, et se déplacent à peu près inchangées d'une période à l'autre de sa vie. D'aussi loin qu'il lui souvienne, dit-elle, c'est son père qui lui faisait honte. Ce père alcoolique et amer qui buvait les quelques sous qu'il gagnait et laissait sa famille dans la misère. A cette honte déclarée s'en superpose pourtant une toute autre, indicible et cachée, dont Louise, depuis les bancs de l'école, reproduit sans le vouloir l'organisation exacte.

L'itinéraire mouvementé de la honte

Si l'on s'en tient uniquement aux extraits d'entretiens dans lesquels sont évoqués la honte, ou quelque chose d'apparenté à la honte, on couvre une période de la vie de

Louise qui va de l'âge de neuf ans à environ cinquante-cinq ans. A peu près sans répit², les épisodes de honte l'accompagnent tour à tour dans la vie au Carmel, à la sortie du Carmel, puis dans le monde. Cela commence ainsi : "c'était l'année de mes neuf-dix ans. Là, je ne me souviens plus de ce qui s'était passé dans la nuit, mais toujours est-il que le matin, dans la cour d'école, et pendant la récréation, je me souviens d'être très malheureuse et de m'être assise sur le perron, il y avait plusieurs perrons pour entrer dans les classes. Je me suis assise dans l'angle, je me souviens de m'être assise ici, très malheureuse. Tous les enfants jouaient, c'était la récréation. Là, je me souviens, j'avais honte, je me cachais dans mon petit coin ; j'entendais le rire et les jeux des enfants ; je ne voulais pas, je ne pouvais pas jouer, je me suis cachée, et en même temps j'aurais voulu que tout le monde me voit dans ma souffrance, dans ma misère." De cet épisode de la cour de récréation, Louise n'en dit pas plus, et se garde d'évoquer ce qu'elle aurait voulu que tout le monde vît. Si on apprend plus loin au cours de l'entretien ce qui a provoqué son malheur, on ne comprend à aucun moment ce qui a pu causer la honte. Cette honte d'enfant dont Louise ne s'ouvre ni à ses camarades, ni aux institutrices, est restée en elle, inexplicée.

La première fois au cours de l'entretien qu'une raison d'avoir honte accompagne dans sa formulation une sensation de honte, Louise évoque un épisode de sa vie bien ultérieur à la cour d'école. Elle a vingt-et-un an et elle prépare l'entrée au Carmel. La honte arrive dans l'entretien avec une anecdote que je n'ai pas sollicitée, puisque je l'ignorais, et que Louise me raconte : "Alors, il y a un petit détail qui est amusant. La prieure, à l'époque, était très âgée, elle devait avoir pas loin de 80 ans, et je lui demandais "quels vêtements apporter ? Des sous-vêtements, des culottes ?" Tu vois, un mois avant d'entrer. Et puis elle me dit : "non, nous n'en portons pas". Comme ça, "nous". Donc là, c'est pareil, je ne dis rien, parce que bon, et puis je reviens quinze jours après, parce que j'avais des entretiens réguliers, avant d'entrer. Et puis bon, à la limite, c'était un examen de passage, de leur part. Moi, j'avais peur qu'elles ne me prennent pas, c'est fait de telle sorte qu'à la fin, c'est toi qui va mendier. Alors que bon, il n'y a pas tellement de monde quand même. Donc je repose la question, et elle me redit : "non, nous n'en portons pas". Et

² Cf "l'intérimaire", de Brigitte Lozerec'h, (Fayard, 1995, 260 p.) qui décrit précisément cette honte collante.

puis, quand on m'a habillée en postulante, j'avais gardé ma culotte, et puis un jour, parce que les autres étaient toutes rangées dans un carton, on m'avait pris mes vêtements. Et puis je voulais changer de culotte quand même. Donc je la porte un deuxième jour, la même, et puis quand même, un troisième jour. Et puis je finis par demander : "est-ce que je peux avoir une culotte quand même ?" Et elle m'a dit "nous n'en portons pas", encore, et puis là, c'était la mère maîtresse, donc elle était plus jeune, elle avait l'âge de mes parents. Et à partir de ce moment là, je n'ai plus porté de culotte. Les autres n'en avaient pas, parce que c'était trop compliqué dans la gestion du linge. C'est-à-dire, que, on ne porte plus de culotte quand on entre au Carmel. Donc je rapporte ça, parce que la première fois que je suis allée à la messe... je suis allée communier, on était en procession. Moi, la dernière parce que c'était dans l'ordre d'arrivée ; on faisait le tour du chœur, c'était assez grand, et on passait la tête dans une petite porte pour communier, on nous mettait l'hostie sur la bouche. Et moi, j'étais obnubilée, je sentais mes fesses. Tu sais, sans culotte. Et, communier, prendre le corps du Christ sans culotte, pour moi, c'était... je ne pensais qu'à ça. Mais on fait taire quand c'est comme ça. Ce n'est pas bien de penser à ses fesses quand on va communier. Mais ça, c'est un souvenir qui m'est resté."

Variations du même chemin

"on fait taire quand c'est comme ça", dit Louise, que cette sensation de sentir ses fesses frotter l'une contre l'autre a obnubilée pendant des semaines. D'un "détail amusant", cette affaire de culotte et de fesses prend dans l'entretien une place centrale, qui, comme le refrain d'une chanson amènerait des couplets différents, introduit d'autres souvenirs s'y rattachant. Celui d'un plombier, d'abord : "un monsieur que j'avais rencontré dans la rue et qui était venu réparer ma chasse d'eau. Et quand il était reparti, j'ai pris le métro, je me suis assise dans le métro, et je me suis demandée : "est-ce que j'ai une culotte ?" Et à ce moment là, j'avais repensé : j'allais communier sans culotte." Puis le souvenir plus ancien d'un matin d'école : "j'étais enfant, et c'est lié, encore, et on devait partir à l'école, et on ne trouvait pas ma culotte. Là, je dormais avec mon frère, je m'en souviens, parce que je m'étais dit : c'est peut-être lui. Et je pense qu'il n'y en avait pas d'autres, des culottes, on était très très pauvre. Et on m'a dit : "tu vas aller à l'école sans

culotte". Et je suis allée à l'école sans culotte. Donc tu vois : petite, je suis allée à l'école sans culotte ; au Carmel, je me retrouve sans culotte, c'est quand même dingue. Et sur le quai du métro, je me demande si j'ai une culotte parce qu'un monsieur est entré chez moi...". La répétition de l'inquiétude de Louise est certes remarquable. Pas autant, cependant, que de s'être mise dans une situation où puisse se reproduire l'inquiétude d'être sans culotte. Les sensations de honte se succèdent et ne se superposent pas. Dans l'exemple qui précède, Louise ne provoque pas la situation qui la met mal à l'aise, elle s'y trouve plongée et la subit.

La chronologie des hontes de Louise indique qu'à partir du moment où elle a pu communier en cessant d'avoir honte de ses pensées, d'autres pensées honteuses lui sont arrivées aussitôt, la maintenant dans un état de dépression constant. A partir de cette période de sa vie, cependant, les pensées honteuses de Louise ne lui sont pas imposées de l'extérieur. Elle échafaude elle-même des raisons légitimes d'avoir honte. L'extrait d'entretien qui suit développe le premier exemple de fabrication d'une raison d'avoir honte. Il se rapporte à la période qui suit l'entrée au Carmel, où Louise s'enfonçant dans une dépression profonde, s'est donc rapidement trouvée à nouveau honteuse d'une histoire indicible qu'elle devait cacher. Au sens figuré de l'expression, c'est d'ailleurs encore à cause d'une histoire de fesses.

L'étape du rêve éveillé

Pour prendre la mesure du problème, rappelons le contexte : Louise est une jeune novice, ce qui signifie qu'elle est toute entière engagée vis-à-vis de Dieu, et prête à lui consacrer sa vie. Seule la messe et les deux courtes récréations quotidiennes viennent rompre la règle de silence du Carmel : "au début, le temps de parole, c'était deux fois trois quart d'heure, le midi et le soir. On s'assied, avec son ouvrage, on travaille, et on papote ; c'est la récréation. On raconte des souvenirs, on s'échange des nouvelles. Après, c'était plus qu'une heure le soir, parce qu'on trouvait que dans un monde du silence, une seule heure, c'est suffisant. Après le concile. Je pense que le début [de mon histoire], ça a été au temps de la récréation, où on se donnait des nouvelles ; on recevait du courrier, parfois, on donnait des nouvelles de famille. Une fois, on a lu un courrier, c'était une

jeune fille qui venait de se marier, c'était la nièce d'une soeur, je crois ; et, à la fin, c'était la nièce de la prieure, et elle dit : "elle s'épanouit". Et ce mot, "elle s'épanouit", ça m'a fait : j'ai dégringolé. Je crois que c'est à partir de ce moment là. Parce que après, ça a fait comme une pierre en moi. Elle s'épanouit, et moi je ne m'épanouis pas. J'ai senti qu'il y avait un épanouissement ; en plus, elle avait un bébé, ou elle allait en avoir un deuxième. En deux secondes, avec ces paroles, j'ai senti que je ne m'épanouissais pas, et qu'elle elle s'épanouissait dans le mariage. J'étais encore au noviciat, et c'est après mes premiers voeux. Donc, au bout de dix-huit mois de Carmel. [J'ai commencé] à avoir envie de me marier, pensé que le mariage m'aurait plu, et puis j'ai commencé à fabriquer, je me suis coupée en deux. Et ça s'est arrêté, ça devait être, au bout de six ans, ou sept ans de Carmel. Je retrouve bien la cellule où j'étais, donnant sur le jardin. [...]

Donc j'ai eu un mari. Il était gynécologue. Au départ, j'étais sa secrétaire, et puis après, on s'est marié, on était très riche, donc... je l'aidais dans les cas très... Il s'appelait Robert. C'est le prénom d'un beau-frère que j'estimais beaucoup. Et puis nous avons eu des enfants. L'aînée, c'était une fille, c'était Marie-Noëlle, parce qu'elle était née le jour de Noël ; Marie-Noëlle qui entrera à la Trappe, le monastère le plus dur, où on parle pas. C'est plus encore une règle, pour le silence, beaucoup plus rude que celle du Carmel. François, qui deviendra prêtre. Un Dominique, qui sera médecin, mais qui sera missionnaire en Afrique ; il y avait une fille, Claire, qui aussi entrera dans un couvent, mais aussi, en sortira : Claire. Et puis Xavier, qui était pilote et qui mourra d'un accident d'avion.

J'étais très mal, avec cette histoire, parce que ce n'était pas bien, c'était comme avoir une liaison ; je trompais le Seigneur. A la mère, je lui en ai parlé. A la maîtresse des novices, aussi. Parce qu'on avait régulièrement un entretien qui s'appelait "direction". Avec la maîtresse, c'était toutes les semaines. Et elle me disait : "est-ce que vous y pensez encore ?" Je lui disais : "oui". J'y pensais tout le temps, en fait. Et puis moi, à chaque fois, j'étais malheureuse, parce que ce n'était pas bien, tu vois, ce n'était pas bien. C'était la honte. Et une fois, elle m'a dit : "je vous défends d'y penser!" Et là, j'étais encore plus malheureuse. Ça s'est fini, grâce à un livre, venu au Carmel, je ne sais pas de quelle façon ; la psychologie commençait à venir."

Résumons nous : alors qu'elle a choisi de vivre avec Dieu, Louise est tombée amoureuse d'un homme imaginaire. Elle a eu de lui cinq enfants, ce qui a nécessité des rapports sexuels (comme elle le souligne à un autre moment de l'entretien). Les ingrédients qui composent le récit de la honte, pour Louise, sont donc les mêmes dans les différents exemples : quelque chose qui arrive et qui ne devrait pas arriver ; qu'il faut cacher ; qui concerne l'intimité. Un des éléments est modifié, toutefois, c'est qu'en devenant adulte Louise a amélioré les conditions d'enfermement des histoires qu'elle doit cacher. Dans le souvenir d'enfance de la cour de récréation, elle doit faire l'effort de se mettre hors de portée des autres petites filles pour se sentir à l'abri, pour "ne pas qu'on sache". Au Carmel, tant de peine n'est pas nécessaire puisque le silence est la règle. La liaison obsédante et honteuse que vit Louise est enfermée en elle, Louise étant elle-même enfermée au Carmel. Contrairement au souvenir d'enfance où elle se tait complètement ("il y a une photo où j'ai huit ans, je suis assise et où je serre les lèvres comme ça, et j'ai les yeux qui tournent" dit Louise "je ne veux pas qu'un mot sorte"), au Carmel, Louise s'ouvre sur son tourment quand on l'interroge. Mais parler de cette liaison aux religieuses a le même effet que de ne rien dire. Car dans le contexte religieux, compte tenu de l'interdit fort qui porte sur les relations sexuelles et sur les liaisons, parler ne fait que renforcer Louise dans l'idée que ce qu'elle vit est honteux. Ainsi que le lui confirme la maîtresse des novices : c'est défendu. Au passage, on peut souligner que le métier qu'exerce le mari de Louise, gynécologue, n'est pas anodin et concourt à circonscrire un peu plus encore les pensées de Louise à ce qui relève de l'intimité féminine.

L'aveu, au cours du parcours

Il y a la honte, le secret, puis il y a l'aveu³, dernier volet de l'infamante trilogie. Tant que "dire" est vécu comme un aveu, la révélation est encore un avatar de la honte. Elle en est sa face extériorisée. D'où la difficulté, et la douleur, de dire ce qui fait honte. Cette

³ cf. Martine Delvaux, colloque de Cerisy : "*lire, écrire la honte*", juin 2003.

modalité particulière figure aussi au panel des expériences de Louise, et se rapporte à la période de la sortie du Carmel, quand sa dépression s'est aggravée au point de nécessiter - tous les supérieurs du Carmel en convenaient avec Louise - des soins extérieurs. Ainsi, la première décision prise par Louise en prévision de sa nouvelle vie est une réaction à l'angoisse d'être mise en demeure de dire. Dire qu'elle n'a pas tenu le coup au Carmel : " Je suis allée à Paris. J'aurais pu sortir dans Tour, mais je n'ai pas voulu, je ne voulais pas retourner dans Tour : j'avais honte, j'avais honte. Je ne voulais pas qu'on me voit, je ne voulais pas qu'on sache, ça a toujours été : je ne voulais pas qu'on sache. Qu'on sache tout court... à l'époque c'était ça, je ne voulais pas qu'on me voit, ce n'était pas bien de sortir. Il ne fallait pas que ça se voit."

En même temps, si dire ce qui fait honte est encore une façon de ressentir ce sentiment, l'aveu est donc le support possible d'un énième déplacement de la honte. Ce qui pourrait expliquer pourquoi, en dépit de l'épreuve que cela représente pour elle, une fois sortie du Carmel, Louise a répété de son propre chef les occasions de révélation. A une collègue, par exemple : "mon premier poste, ça a été secrétaire de labo. J'en ai bavé, bavé... je n'y connaissais rien du tout. Mais il y avait une secrétaire qui était là, et qui était ancienne jociste, à qui j'ai dit tout de suite : "je sors du Carmel", alors que je le cachais, je le cachais. A elle, j'ai pu le dire tout de suite." Si Louise voulait le cacher, et que personne ne le lui a demandé, quelle autre raison de parler que le soulagement d'avoir dévoilé son secret ?

Dire, redire ; c'est comme faire, refaire, comme les tics, comme les TOC. Une nécessité compulsive de soulagement. Tant qu'il s'agit d'un déplacement de la révélation, le soulagement que procure la révélation n'est que temporaire. Et comme la sensation de soulagement est éphémère, il faut s'imposer à nouveau l'épreuve de l'aveu, ce qu'a fait Louise : "[...Pour mon emploi suivant] j'ai trouvé un emploi chez un médecin allergologue, dans une revue médicale. C'est pareil, j'ai pu le dire, mais je me croyais obligée de le dire. Dès le premier entretien. Et puis lui il a flashé, il s'est dit : une femme sérieuse, il a dit : "oui, oui, je vous prends, je vous prends". Je lui ai dit : "je dois vous dire", c'était un peu la honte, tu vois, "je dois vous dire, que, voilà, j'ai été religieuse". Je n'ai pas dit tout de suite que j'avais été au Carmel. Là, c'était la honte, quoi. Je

l'annonçais. Il m'a dit : "ça ne me gêne pas..." C'était comme une tare, pour moi. Je n'étais même pas obligée de le dire. Mais je pensais qu'il fallait le dire parce que ce n'était pas bien de ne pas le dire, parce que c'était mal, parce qu'il y avait quelque chose derrière qui n'était pas bien." Dans l'exposé des motivations qu'avance Louise pour justifier qu'elle s'impose cette épreuve, il y a la référence à un déplacement (le "quelque chose derrière"). L'intuition d'une "autre chose" qui serait effleurée au contact de la révélation. Intuition confirmée à la révélation suivante, quand Louise a informé de l'épisode Carmel une collègue d'un emploi ultérieur avec qui elle s'est liée d'amitié. Louise explique : "elle connaît mon histoire. Mais il y a pas longtemps... le Carmel, tout de suite, le reste, elle le sait depuis peu".

L'amnésie, refuge du secret

Ce que Louise appelle "le reste", elle-même le sait depuis peu. Depuis que l'amnésie a cessé d'agir. L'amnésie, ce moyen psychique génial inventé pour se défendre contre la brutalité sidérante de certains événements traumatiques. Pour ne pas mourir d'avoir à dire⁴. Quand on ne l'a jamais vécue, on croit parfois qu'elle agit comme un coup de gomme. Elle provoquerait un trou dans la mémoire, repérable par la personne qui la vit comme une cassure ponctuelle et localisée. Ce point aveugle, bien précis, fonctionnerait un peu à la manière d'un projecteur orienté vers la scène où seuls les comédiens sont gênés par la vivacité de la lumière. Les proches, parents et amis, eux, à la place des spectateurs, voient à la fois le comédien, la salle et les cintres, c'est-à-dire l'événement traumatique lui-même. Les neurologues disposent d'exemples nombreux illustrant ces cas d'amnésie partielle qui surviennent notamment après des chocs accidentels.

Si l'amnésie est totale, la situation est différente : on ne sait pas qu'on est amnésique. On ne sait pas qu'on ne se souvient pas, donc on ne sait pas ce dont on ne se souvient pas. L'événement sous amnésie se présente alors dans la vie quotidienne des personnes qui en sont victimes un peu comme un iceberg dont pas un morceau n'affleure : les désirs et les projets y achoppent de façon inexplicable, sans que les outils habituellement utiles

4 Pour reprendre l'expression de Rachel Rosenblum, *Revue Française de Psychologie*, tome 64, n° 1, Presses Universitaires de France, 2000.

que sont le raisonnement logique et le savoir rationnel permettent d'y voir plus clair. Et, comme Louise, on se construit, on agit, on vit, portant avec soi des émotions et des sensations réactives à une expérience qui organise toute la vie mais dont on est totalement sans mémoire. D'où la difficulté d'identifier la source du problème. Pour expliquer sa dépression chronique, Louise a trouvé des raisons plausibles, tout au long de sa vie, dont elle-même ignorait qu'elles n'étaient pas les vraies raisons de son état de souffrance.

Boucler la boucle : retour au point originel de la honte

Il aura fallu que Louise atteigne cinquante-quatre ans pour mettre des mots justes autour de sa souffrance, lorsqu'elle a pu se souvenir⁵ des agressions sexuelles que son frère aîné lui a imposées pendant toutes ses années de petite enfance. La honte de Louise l'a quittée à ce moment là, quand s'est enfin levé le secret qu'elle se tenait à elle-même, après les deux ou trois premières séances du travail thérapeutique qu'elle a pour finir entamé : "en traversant le jardin, en 92. Là, j'ai eu, en allant travailler, tu sais... en sortant du métro et en traversant le jardin des Plantes comme tous les jours, pour me rendre à mon travail, et j'ai vu un sexe qui se balançait devant mes yeux. Et là, je pense que c'est la fin de l'amnésie. [...] Avec mon frère ? Il y a plein de choses qui ne me reviennent pas, si tu veux. Mais ponctuellement, à chaque fois, il y a une fois. Je me souviens par exemple un soir, dans le lit ; j'ai dit : mon frère se frottait contre moi, il mettait son sexe contre mes fesses. Et j'ai crié : arrête ou je le dis à maman. Elle dormait dans le lit à deux ou trois mètres."

Il y a quelque chose de fascinant à constater la précision avec laquelle Louise a reconduit des situations identiques dans leurs termes, même si elles sont très différentes dans le fond. Les mêmes mots conviennent pour décrire la situation d'enfance de Louise et ce qu'elle a vécu au Carmel : l'emprise d'une liaison qui lui est imposée, et à laquelle personne ne l'aide à mettre un terme puisque du point de vue du regard social, elle n'est

⁵ L'amnésie est un phénomène fréquent chez les victimes d'agressions sexuelles, et courant chez les enfants victimes d'agression sexuelle intra-familiale ; cf. les travaux de Marc Shelly.

pas sensée exister. Car en étant religieuse, Louise est en principe ostensiblement sans vie sexuelle. Comme elle l'était également à l'école puisqu'elle était enfant.

Aux mêmes causes les mêmes effets, dont la honte qui accompagne toute la vie de Louise, inchangée. Cette honte, peu de victimes de l'inceste y échappent. Elle prend sa source dans la culpabilité d'avoir été contraint à la participation, condition nécessaire de survie, et dans la culpabilité écrasante de la trahison du corps, dont les réponses mécaniques aux stimulations échappent au contrôle de la tête. Honte, aussi, d'avoir été utilisé comme un objet. Pour décrire au plus juste ce conflit tragique, qui retient si longtemps les victimes de parler, les analyses de Giorgio Agamben⁶ conviennent le mieux. Même si la honte et la douleur qu'il analyse sont celles que ressentent les survivants des camps de concentration, ce sont bien les plus proches de ce que vivent les victimes d'inceste.

Notice bio : Dorothée Dussy est anthropologue au Laboratoire d'Anthropologie Urbaine (CNRS), membre associée du laboratoire Genèse et Transformation des Mondes Sociaux (CNRS - EHESS) et co-fondatrice d'AREVI, une association parisienne d'entraide pour les victimes de l'inceste.

Résumé

Ce texte explore les mécanismes par lesquels Louise, ancienne religieuse et secrétaire médicale à la retraite, a tout au long de sa vie enchaîné les raisons d'avoir honte se rapportant invariablement à une infraction de son intimité. Louise amnésique a caché une honte par une autre honte, sans souvenir de son secret originel. Jusqu'à ce que la mémoire lui revienne un matin, sur le trajet la menant à son travail, grâce à l'hallucination visuelle d'un sexe d'homme se balançant devant ses yeux.

⁶ Ce qui reste d'Auschwitz : l'archive et le témoin. Giorgio Agamben, Payot et Rivages, 2003, 192 p.

